

Week-end en été

Molière et son «Tartuffe» sont bannis de la scène par le roi

Le grand auteur de théâtre froisse les dévots en pointant leur hypocrisie et fâche l'Église. Louis XIV le lâche en 1664 pour des raisons politiques.

Les grands procès des stars (1/7)

Le printemps people a haleté au gré de la bagarre juridique entre Johnny Depp et Amber Heard. Bonne occasion d'évoquer tous les week-ends de l'été quelques affaires judiciaires marquantes, avec des célébrités dans le box des accusés. On démarre avec Molière.

Pascale Zimmermann

Molière était-il un anarchiste? La question n'a rien d'une boutade même si, bien sûr, on peut la taxer d'anachronisme. Lorsqu'il présente au roi Louis XIV sa nouvelle comédie en vers, «Le Tartuffe ou l'Hypocrite», le 12 mai 1664, l'homme de théâtre ne peut ignorer qu'il joue avec le feu. Cette histoire de bourgeois qui introduit chez lui un faux dévot prête à rire puisque, loin d'être moralement au-dessus de tout soupçon, le fourbe s'avère plus captivé par la bourse du maître de maison et les charmes de son épouse que par la prière.

La pièce séduit le roi et ses six cents invités. Les piques lancées par Molière contre les grenouilles de bénitier, sincères ou non, sont très applaudies. Pourtant dès le lendemain, le couperet tombe: «Le Tartuffe» ne sera plus joué en public. Louis XIV aurait cédé aux pressions de l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, son ancien précepteur. La puissante Compagnie du Saint-Sacrement, composée de Jésuites et bénéficiant de relais dans toutes les sphères d'influence, aurait tenté de faire mettre la pièce à l'index avant même sa première représentation. Nous n'avons pas le texte de Molière, en trois actes, mais les motifs de l'interdiction sont consignés dans le récit des Plaisirs de l'île enchantée, ces fêtes à Versailles offertes par le souverain lors desquelles la pièce a été montrée: «Le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvait être prise l'une pour l'autre.»

C'est le début de l'affaire Tartuffe, qualifiée par la spécialiste Julia Prest de «plus importante controverse de l'histoire du théâtre français». Elle durera cinq ans. Pour plaider sa cause, le dramaturge frappé de censure rédige un «placet», requête présentée au roi dans la foulée de la proscription: «Le Devoir de la Comédie étant de corriger les Hommes en les divertissant, j'ai cru que dans l'emploi où je me trouve je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon Siècle; et comme l'Hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes, et des plus dangereux, j'avais eu, Sire, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mit en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnayeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefaît et une charité sophistiquée», écrit Molière.

Persévérant, il remanie sa copie. En homme habile, il tente de faire passer la pillule sans dénaturer son intention première: pointer les mystificateurs, mais aussi s'insurger contre le pouvoir, gigantesque, de l'Église gallicane et du clergé. On est en pleine querelle entre Jésuites et Jansénistes, deux branches rivales de l'Église catholique, et la crainte d'un

schisme agite les esprits jusqu'au Vatican. Le pape Alexandre VII a en effet interdit la doctrine janséniste en 1657, et ce n'est qu'en 1669 que son successeur, Clément IX, fera des concessions aux Jansénistes de Port Royal.

Une nouvelle pièce, en cinq actes cette fois, est proposée au public du Palais Royal le 5 août 1667, sous le titre «L'Imposteur». Une fois encore le rideau restera baissé à l'issue de l'unique représentation. Le roi est absent de Paris et c'est le président du Parlement de Paris, Guillaume de Lamoignon, qui assène à Molière par huissier l'interdiction de jouer. Nouveau placet de l'écrivain de théâtre, resté lettre morte.

Directeur de conscience

Dix-huit mois plus tard, Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, revient au Palais Royal avec «Le Tartuffe ou l'Imposteur», comédie en vers et en cinq actes représentée aujourd'hui encore. Le personnage brocardé par le dramaturge est un directeur de conscience, emploi à la mode tenu par des laïcs qui, ayant fait vœu d'obéissance à Dieu, se proposent pour guider les âmes de leurs prochains. Mais ces bons pasteurs ont souvent bien du mal à respecter leurs préceptes, mus par l'orgueil, la concupiscence ou la vanité plus que par la piété. Voir ces travers ridiculisés sur les planches réjouit les spectateurs d'une salle archicomble.

«Une lampe qui reste allumée»

● Que se passe-t-il entre la première version du «Tartuffe», en 1664, et la troisième, cinq ans plus tard? Le pape s'est adouci envers les Jansénistes, des accords ont été signés, Louis XIV peut mener sa politique religieuse plus librement. Molière a ôté au Tartuffe la robe ecclésiastique qu'il portait probablement au début pour l'affubler de l'habit laïc. Le 5 février 1669, la pièce est enfin autorisée. Son succès est retentissant et 353 ans plus tard, il ne se dément pas. Molière triomphe. À plus d'un titre. «Lorsqu'il prétend dans ses placets ne critiquer que les imposteurs et les faux dévots, lorsqu'il affirme ne pas s'en prendre à l'Église, Molière est-il sincère?» s'interroge le dramaturge genevois Dominique Ziegler, auteur de l'excellente pièce «Ombres sur Molière», qui traite de l'affaire Tartuffe. «Il ne faut pas oublier que dès le IV^e siècle, l'Église déclare le théâtre comme ennemi. Au XVII^e, les

comédiens qui ne renient pas leur art sont toujours excommuniés. Il est très possible que Molière s'en soit pris à l'institution en tant que telle. Son courage politique me fascine.»

Poquelin ne se borne pas à critiquer les mœurs de son temps. Pour Dominique Ziegler, «il s'attaque directement, par la satire et le divertissement, aux incarnations du pouvoir: l'Église («Le Tartuffe»), le patriarcat («L'École des femmes»), l'aristocratie («Le Misanthrope»), les médecins et les savants («Le Malade imaginaire»), le snobisme des élites («Les Précieuses ridicules»), la bourgeoisie qui monte («Le Bourgeois gentilhomme») et dans «L'Impromptu de Versailles», il se moque de son pouvoir de chef de troupe... Molière est un enjeu idéologique et littéraire pour nous, gens de théâtre. Il est la servante, cette petite lampe qui doit rester allumée dans un théâtre, quoi qu'il arrive.» **PZI**



Sur ce tableau peint en 1802, on voit Molière lisant son «Tartuffe» devant les invités du salon littéraire de Ninon de Lenclos. Proche du dramaturge, la courtisane et femme de lettres corrigée, à la demande de l'auteur, en 1664, de cette comédie en vers. GETTY IMAGES

Week-end en été

Les ovnis du clavier

Grandeur et décadence de la charmante esperluette

§ & * @ #]?!? Qui sont-ils, ces drôles de signes typographiques que nos doigts effleurent tous les jours?

Pour commencer, esperluette, ou perluette, c'est un mot trop chou. Ça pourrait être le nom d'une héroïne de Pagnol. Et ce n'est pas le moindre de ses charmes. Car l'esperluette désigne un signe typographique aux courbes gracieuses et à l'histoire millénaire. Soit le «&», qui figure au-dessus du chiffre

six ou sept selon les claviers et abrège la coordination «et». Ce drôle de symbole-là organise donc la ligature du «e» et du «b». Voilà deux lettres qui s'enlacent, qui ne font plus qu'une, qui se lovent tendrement l'une contre l'autre. Touchant, non?

D'où vient-il, ce «&»? De loin, assurément. De la Rome antique, en tout cas. On en attribue l'invention au secrétaire de Cicéron, Marcus Tullius Tiro. Quelques siècles plus tard, les copistes médiévaux en font un usage intensif. À l'époque, on emploie énormément d'abréviations et de ligatures. Les textes manuscrits sont coûteux. La main fatigue. On cherche à faire des économies, en somme. Des tire-au-flanc, ces moines d'antan.

Quant à l'origine du mot, elle divise un brin la faculté. Certains dictionnaires convoquent les termes latins *perna* (jambe, cuisse) et *sphaerula* (petite boule) avec un zeste d'*uvula* (luette) pour complexifier le tout. C'est la forme du caractère qui expliquerait donc son étymologie.

Avuons-le, on préfère l'autre version de la genèse, celle de l'indiscutable Gré-



visse. Autrefois donc, le signe «&» était présenté comme la 27^e lettre de l'alphabet et se prononçait «ète». La récitation, façon comptine de l'alphabet par les écoliers, s'achevait par «z et puis le ète», qui se serait gentiment mué en esperluette.

Entortillé et alambiqué

Bref, l'esperluette, en italique surtout, va vite devenir le terrain de jeu favori des créateurs de caractères. Une signature, une vitrine, un morceau de bravoure typographique où ils laissent éclater leur brio, leur inventivité, leur virtuosité. On l'embarlificote. On l'entortille. On l'alambique. On l'éproue, aussi, parfois. Il devient souvent ornemental. Jusqu'à devenir ridiculement précieux dans certaines polices ouvragées.

Le symbole perd pourtant de sa superbe au XIX^e siècle. Il disparaît gentiment de la langue imprimée, en ne décrochant plus guère que des méchants rôles de conjonction dans les enseignes et raisons sociales. Voilà la perluette devenue le «et commercial». Comme dans Smith & Wesson, H&M, C&A, Science & Vie, & Co. Il faut dire qu'elle a la particularité d'être intelligible dans quasi toutes les langues, ce qui est bien commode quand on vise la gloire commerciale à l'échelle planétaire.

Va-t-il sombrer définitivement dans le business, la pub et l'oubli des rédacteurs, ce symbole-là? Peut-être pas. Outre ses nouveaux emplois dans la programmation informatique, il a ses défenseurs. Et même des fan-clubs sur le web. De jeunes créateurs de types les célèbrent en lui inventant de subtils nouveaux looks. Comme quoi, même si elle a perdu de sa fougue littéraire d'antan, l'étrémité du «&» du «b» n'est pas près de se rompre. **Jérôme Estébe**

Les phrases de l'été

“ Au début, elle est fraîche, après, ça va. ”

Souvenir! Les séries TV cultes

En 1965, «Belphégor» hantait le Louvre et le sommeil des enfants

En mars 1965, 10 millions de fans se pressent de rentrer à la maison pour mater «Belphégor». Et ce n'est même pas pour voir Juliette Gréco, alors muse de Saint-Germain-des-Près en pleine gloire, ou sa doublure, le mime Isaac Alvarez, hanter les couloirs du Louvre derrière un masque de cuir, puisque jusqu'à la diffusion hebdomadaire, l'ORTF a tenu secrète l'identité du revenant maléfique.

«Certains parents interdient à leurs enfants de regarder la série, se souvenait Claude Barma vingt ans plus tard. Des enseignants protestèrent, estimant que la silhouette terrifiante qui immortalisait leurs élèves et troublait leur sommeil.» Et dans les



Juliette Gréco, sous le masque de Belphégor, rassemblait dans l'effroi 10 millions de spectateurs en France. INA/DR

familles, il fallut ruser pour obtenir l'autorisation de mater l'apparition, avancer la référence culturelle du Louvre, de l'art moabite qui avait inspiré le spectre.

Qu'importent les motivations sous-jacentes à cette adaptation, qui tirait le roman d'Arthur Bernède, daté des années 30, vers des peurs d'époque, la guerre froide, la menace atomique, les paranoïa perceptible entre les grands blocs. En quatre épisodes ourlés d'effroi, la mise en scène suffit à donner des frissons. Est-ce cette facture dépouillée en noir et blanc, propre au réalisme poétique alors en vogue, une théâtralité affichée qui immortalise plutôt qu'elle ne «ringardise»?

Le réalisateur détestait les feuillets hachés en dix, quinze minutes alors à la mode. Il voulait renouer avec le film en série, comme Louis Feuillade avec ses «Vampires» ou, récemment, son fan Olivier Assayas dans «Irma Vep», aux chapitres d'une heure. Surtout, avec une dextérité fantastique, le conteur mêle le quotidien au paranormal dans une combinaison au naturalisme explosif. Aucun personnage n'étant vraiment typé, chacun peut y trouver une identité. Et même parfois voir double. **Cécile Le-coutre**

«Belphégor» 4 x 70'. À (re)voir sur <https://madelen.ina.fr/serie/belphégor-ou-le-fantome-du-louvre>

Les instruments dingos

Le yayahar, un pont vers l'espace

Deux cordes, un manche étroit et une caisse d'harmonie... inexistante. Vu de cet angle, dans sa partie la plus verticale, le yayahar a des allures de violoncelle rudement lyophilisé, réduit à son essence squelettique par un étrange processus de spoliation. Le constat désarçonnant ne s'arrange pas du tout si on fait glisser le regard vers la structure qui l'accompagne à l'horizontale, qui ressemble furieusement à ces engins ésotériques permettant de trouver des sources d'eau ou de détecter la présence de métaux. Bref, le yayahar n'a presque rien pour flatter les yeux. Mais ses atouts se nichent ailleurs, et ils vont droit vers les pavillons auditifs.



Le yayahar a été conçu par Tur Görkem Sen.

On doit cette bizarrerie au compositeur et designer sonore turc Tur Görkem Sen, dont l'histoire retiendra à jamais la tentative aboutie de faire cohabiter un instrument à cordes avec un autre, à percussion.

Ce dernier trait se trouvant aux extrémités du triangle que forme le yayahar avec deux tambours. À ce tour de force s'ajoute encore – et c'est là le plus important – le rendu sonore, proprement stupéfiant. Pour s'en faire une idée précise, rien de mieux que ces vidéos postées sur le Net, qu'on retrouve aisément en deux clics. Elles nous poussent, ces images, vers des paysages qu'on associe à la science-fiction. Elles nous remettent au goût des films d'anticipation évoquant la conquête de l'espace. Plus étonnant encore, elles affichent une parenté avec les effets des synthétiseurs des années 70 et 80. Tout cela par la simple voie organique, sans un seul câble, sans une seule prise. **Rocco Zacheo**

BD: les polars bonnards

Léonie Bischoff revisite Läckberg

Avant de connaître un succès public et critique avec «Anais Nin, sur la mer des mensonges», Léonie Bischoff s'était fait connaître en transcrivant en BD des polars de Camilla Läckberg. Trois volumes au total, sur scénario d'Olivier Bocquet lui a fait part de sa propre vision de l'histoire. «Nous étions sur la même longueur d'onde. Tous les deux, nous avions flashé sur ce qui touchait à l'enfance des personnages principaux, brièvement évoquée dans le roman.» Restait à convaincre Camilla Läckberg. «Pour l'auteure, c'était important de savoir comment j'allais donner vie graphiquement à ses héros. J'ai envoyé mes essais à ses ayants droit. Camilla Läckberg m'a

fait répondre qu'elle trouvait mes personnages trop durs, trop marqués par la vie. Elle m'a demandé d'adoucir le trait, de rendre les gens plus attachants. Par la suite, on a réalisé trois pages avec Olivier Bocquet. Elle les a validées, puis ne s'est plus du tout mêlée de notre travail.»

Pas davantage de réactions à la parution de la version BD de «La reine des glaces», en janvier 2014. «J'ai fini par croiser Camilla Läckberg au festival Quai du polar, à Lyon. Elle m'a dit qu'elle avait beaucoup aimé notre travail, qu'elle le trouvait très beau... et très suédois.» Une manière pour l'écrivaine de saluer le soin apporté à la réalisation de cette adaptation. **Philippe Muri**